



CLASSIQUES
GARNIER

PERTILE (Lino), « Concetta Cavallini, *L'italianisme de Montaigne*, Schena éd. et Presses de la Sorbonne, 2003 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série VIII*, n° 35 - 36, 2004 (Juillet – Décembre), p. 135-137

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0135](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11864-0.p.0135)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Concetta CAVALLINI, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, préface de Giovanni Dotoli, Fasano (Brindisi, Italia, Schena Editore – Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 368 p.

L'italianisme de Montaigne, entendu comme ensemble de ce que Montaigne connaît, apprécie et utilise de la littérature, de l'histoire, de la langue, et, en un sens large, de la culture italienne, a attiré l'attention de nombreux chercheurs, spécialement italiens, au cours des années où ce genre d'enquête jouissait d'un certain prestige. Mais leurs contributions se sont limitées à des aspects particuliers du sujet, comme l'attitude de Montaigne à l'égard de l'art du *Rinascimento* ou du prestige de la Rome antique, ou ses connaissances en langue et littérature italiennes. Il s'agit là de travaux circonscrits, la plupart en rapport avec ce qui constitue le document fondamental de l'italianisme de Montaigne, le *Journal de voyage* qui, comme on sait, rédigé pendant son séjour dans la péninsule (octobre 1580-octobre 1581), d'abord par un secrétaire puis par Montaigne lui-même, partie en français partie en italien, ne vit le jour qu'en 1774. Tant par son objet que par l'approche historique et érudite qu'il adopte, le livre de Concetta Cavallini se rattache à ce courant ; mais il en est conçu comme une sorte de somme, en ce qu'il a pour dessein d'examiner systématiquement la totalité de la vie et de l'œuvre de Montaigne, à la recherche de *tous* les signes de son italianisme. De ce fait, peu des matériaux ici recueillis et examinés s'avèrent neufs pour les chercheurs, bien qu'il soit certainement utile, après tant de contributions partielles et fragmentaires, de pouvoir les considérer dans leur ensemble, dans le contexte historique et culturel où Montaigne se forme, se comporte, évolue et écrit, en France comme en Italie.

Pour début, une brève introduction où est tracé le cadre général de l'italianisme français dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Deux points se détachent sur ce fond : la liste, illustrée et analysée, des treize livres italiens de la bibliothèque de Montaigne, et la question toujours ouverte, de savoir où, comment et quand Montaigne a appris l'italien.

Passé l'introduction, le livre s'articule conformément aux phases canoniques selon lesquelles il est maintenant usuel d'examiner la biographie intellectuelle de Montaigne : les *Essais* de 1580 comme point d'accostage des années précédentes ; le voyage en Italie entrepris en cette même année et le *Journal* né de cette expérience ; l'édition des *Essais* de 1582 comme moment d'extension maxima de l'intérêt de Montaigne pour l'Italie ; celle de 1588 comme phase de consolidation et d'approfondissement ; enfin, la phase de "réduction" dont témoigne l'Exemplaire de Bordeaux, avec l'aboutissement éditorial que lui donne Mlle de Gournay. Pour chacune de ces phases l'auteur procède à un examen diligent et méthodique des matériaux disponibles, en les divisant en catégories et sous-catégories – entreprise pas toujours aisée et quelquefois peut-être démesurée par rapport aux matériaux – anecdotes, citations, paroles, réflexions de l'essayiste, selon que leur sujet concerne plus ou moins le domaine italien ou français.

L'examen de la phase de 1580 met en lumière un intérêt plutôt vague, d'inspiration livresque : "L'Italie est pour le Montaigne de 1580 un monde lointain et irréel, une Atlantide moderne" (p. 112), un monde que l'essayiste avait appris à connaître à travers les récits de son père. Ici l'auteur exagère peut-être un peu, puisqu'au chapitre suivant,

réfléchissant sur les compétences d'italianiste dont fait preuve le rédacteur du *Journal*, elle affirme qu'"il connaissait assez profondément la littérature italienne, l'histoire et la politique de la péninsule" (p. 126). Dans ce même chapitre Mme Cavallini rend compte de quelques-unes de ses intéressantes recherches d'archives sur lesquelles elle se fonde pour établir par exemple que, au temps où Montaigne la visite, Ferrare venait à peine de sortir d'une épidémie de "coqueluche", puis pour conjecturer aussi, toujours sur archives, que le jeune ferrarais Giulio Mosti a servi d'intermédiaire entre Montaigne et Torquato Tasso. De même en ce qui a trait à Rome : plutôt que d'analyser l'attitude de Montaigne à l'égard de la cité papale et de ses habitants, l'étude cherche à rendre compte de ce qui y advenait et des travaux d'aménagement qui y étaient en cours. Le récit de la visite à Lorette, où Montaigne rencontre Marcel Marteau, est l'occasion d'étudier la biographie de ce dernier et de faire des conjectures sur le fait que son nom ne figure pas dans les *Essais* de 1588, bien qu'en cette année même, comme on le lit dans les notes de l'*Ephéméride*, Marteau ait aidé Montaigne à sortir de la prison de Paris. Dans l'ensemble, mis à part ces explorations d'archives, l'étude du *Journal* ne donne pas lieu à d'importantes innovations. D'autre part, il paraît surprenant que restent presque entièrement dans l'ombre quelques thèmes significatifs pour qui cherche à connaître le voyageur et l'essayiste, tel celui de la religion (mais cf. les allusions de la p. 267) et de l'art italien, pour ne rien dire des jardins, des machines et des innovations technologiques qui de toute évidence le fascinaient.

L'édition des *Essais* de 1582 "nous donne une image de l'Italie réelle et concrète" (p. 233) ; elle atteste largement, selon l'auteur, les effets profonds que l'Italie eut sur Montaigne. Citations, références variées et anecdotes démontreraient que cette impression de "vécu", absente des *Essais* de 1580 mais éclatante dans ceux de 1582, apparaît spécialement alors, comme conséquence du voyage italien. Cette tendance parvient à sa pleine maturité dans l'édition de 1588. C'est là que les anecdotes et les citations italiennes, tirées en particulier du Tasse, les souvenirs du voyage, l'usage correct et aisé des paroles et expressions italiennes, donnent l'impression d'une intégration organique de l'élément italien aux réflexions des *Essais*. Une inversion de tendance, peut-être motivée par les changements socio-politiques, se dessinerait au contraire, selon l'auteur, dans les additions que Montaigne va inscrire sur son exemplaire des *Essais* à partir de 1588. Les quelques ajouts italianisants y sont épars un peu partout, et pêle-mêle : le rapport avec l'Italie redevient comme froid, impersonnel et peu significatif, reprenant une nature livresque, analogue à celle que dénotait le texte de 1580. Mme Cavallini esquisse aussi l'histoire des éditions publiées par Mlle de Gournay, mais on ne comprend pas bien à quelle fin, étant donné que, au moins en ce qui a trait au thème de l'Italie, les éditions posthumes ne présentent aucune innovation digne d'être notée.

Cette étude trace ainsi ce que l'on pourrait appeler la courbe de l'italianisme de Montaigne, qui commence on ne sait trop comment ni quand, s'infléchit vers le haut, comme on pouvait le prévoir, en concomitance avec le voyage en Italie et l'édition des *Essais* de 1582, se prolonge dans les années suivantes en laissant des traces notables dans l'édition de 1588, enfin décline et disparaît pratiquement dans les additions de l'Exemplaire de Bordeaux. Cette "histoire" me semble toute naturelle, de même qu'il est

naturel que l'intérêt que l'essayiste-voyageur porte à l'Italie atteigne son point culminant dans la période du voyage. Il aurait été plus surprenant que l'expérience italienne de Montaigne n'eût laissé aucune trace sur une écriture stratifiée comme l'est celle des *Essais*, où l'expérience personnelle du scripteur assume graduellement un rôle de plus en plus central.

En différents points de son ouvrage, et spécialement dans les pages de conclusion, l'auteur indique au lecteur de nombreuses directions où il y aurait encore à creuser pour faire la lumière sur les zones obscures de la biographie intellectuelle de Montaigne. Par exemple, il serait très utile d'en savoir davantage sur l'éducation de Montaigne pour comprendre comment est né son intérêt pour l'Italie ; ou encore de connaître les conditions historiques précises où se trouvaient les cités qu'il a visitées, pour comprendre la signification de ses remarques ou de certains de ses silences ; ou encore d'étudier plus à fond les italianismes qui font leur apparition çà et là dans la prose des *Essais*, afin d'évaluer avec plus de précision la compétence linguistique de Montaigne en italien (travail qu'a déjà excellemment accompli Fausta Garavini, à mon avis). Le danger serait, à l'inverse, de focaliser sur un phénomène déterminé au point d'en surévaluer la portée et le sens. Ce qui n'est pas fait dans ce livre, et qu'il convenait de faire, à mon sentiment, est de mesurer l'intensité du rapport de Montaigne à l'Italie en le confrontant avec celui des autres auteurs et voyageurs (pas seulement des français) de son temps. Je ne serais pas surpris si un travail de ce genre démontrait, comme cela a déjà été fait en partie, que l'italianisme de Montaigne n'était pas du tout exceptionnel, dans l'Europe du XVI^e siècle, parmi les gentilshommes de sa classe.

Traduit de Lino PERTILE

* * *

Joan Lluís LLINÀS, *Educació, filosofia i escriptura en Montaigne. Un comentari a "De l'educació dels infants"*, Palma, Universitat de les Illes Balears, 2001, 351 p.

L'intérêt actuel d'un sujet comme celui de l'éducation n'est pas à souligner, étant donné le moment crucial où celle-ci se trouve aujourd'hui, au beau milieu de la crise générale de notre civilisation. Montaigne (que Kenneth Clark considérait comme l'homme le plus civilisé de l'Europe) n'étant ni "pédagogue" ni "pédagogue" (distinction faite par Manuel Breda-Simoës dans sa communication au colloque de Tours de 1960, *Pédagogues et juristes*) il faut savoir gré à Joan Llinàs de l'avoir placé au centre de son étude, non pas comme un choix thématique isolé du contexte (ce à quoi tant de travaux nous ont habitués), mais pour considérer un chapitre comme un tout, et l'inclure tout de suite dans le cadre d'ensemble de toute l'œuvre de Montaigne ainsi que de sa démarche littéraire et philosophique. C'est en effet à partir d'un seul chapitre des *Essais* (I, 26) et de son sujet explicite, "l'institution des enfants", que cette étude se veut une analyse complète et détaillée de la philosophie de Montaigne et de sa projection dans l'écriture.